

Quentin Durward a été joué à l'Opéra-Comique, ainsi que nous l'avions annoncé. *Quentin Durward* est l'un des romans les plus amusants de sir Walter Scott. Tout le monde l'a lu: nous sommes donc dispensé d'expliquer le sujet de la pièce, et d'en raconter les incidents. Le premier acte se passe à quelques pas du château du Plessis, dans la plaine de Tours, dont le décorateur de l'Opéra-Comique a fait une contrée accidentée, montagneuse, que les Tourangeaux reconnaîtront difficilement: mais au théâtre il s'agit beaucoup moins d'être vrai que de plaire. Au second acte, les scènes se déroulent au château, dans la salle du trône, et, au troisième, dans un carrefour de Liège. Louis XI, Tristan l'Hermitte [l'Ermitte], son grand prévost, Quentin Durward et son *bel* oncle, le sire de Crève-cœur [Crève-cœur], Isabelle de Roie [Croye] et *meinherr* Pavillon, le cordier de Liège, sont les principaux personnages n'y paraissent point. Les auteurs du livret ont fait Crève-cœur [Crève-cœur] amoureux et rival de Quentin, ce qui le change un peu. Au troisième acte, apprenant tout à coup que Louis XI veut marier Isabelle à Guillaume de la Mark [La Marck], Crève-cœur [Crève-cœur], Quentin et son oncle Leslie [Lesly] coiffent leur casque de bataille, quittent l'armée sans permission et vont combattre, à eux trois, le terrible sanglier, qui est à la tête de plusieurs milliers de soudards. Ils taillent en pièces ces chenapans, et Quentin perce le sanglier de son épieu. Emmerveillé de cet exploit digne des paladins de l'Arioste, Crève-cœur [Crève-cœur] renonce à ses prétentions, et demande lui-même au roi la main de sa cousine Isabelle pour son rival, devenu son frère d'armes et son ami. Les héros d'opéra-comique sont toujours généreux quand il faut en finir, et que l'auteur ne veut pas les tuer. *Meinherr* Pavillon est mêlé à ces aventures, et chargé de les égayer par ses lazzis, ses inepties, ses frayeurs, la cave où il se cache et d'où il sort à point nommé pour se faire prendre. On voit que MM. Cormon et Michel Carré se sont mis en frais d'imagination pour ce troisième acte, et cependant il ne vaut pas le premier. Le premier est nettement conçu, vivement mené, l'action s'y noue bien; les personnages s'y posent avec originalité et d'une façon qui saisit fortement l'esprit du spectateur. C'est là aussi que les auteurs ont mis le roman à contribution le plus largement.

Il semble que M. Gevaert, en écrivant sa partition, se soit préoccupé un peu moins que dans ses précédents ouvrages de montrer son talent de contrepointiste. Il a voulu surtout prouver sa capacité pour le grand opéra, son aptitude au style large et aux effets vigoureux. Sur ce dernier point il a complètement réussi. Le finale du premier acte, - la scène a pour sujet les réjouissances populaires occasionnées par le mariage de Jeanne de France avec Louis d'Orléans, - fait le plus terrible fracas qui ait jamais ébranlé les combles d'un théâtre. Les archers de la garde écossaise y chantent la bienvenue à Quentin, qui vient de s'enrôler parmi eux, et boivent à sa santé dans des verres de fer-blanc. Ils ne pourraient pas faire plus de bruit s'ils venaient de gagner la bataille de Waterloo. Quels magnifiques *coups de gueule!* Et, à l'orchestre, quels éclats de trombones, quels roulements de timbales! Et quels tintements retentissants dans la coulisse! Car l'auteur, à qui les instruments ordinaires ne suffisaient pas, les a renforcés d'un carillon. Il faudrait les batteries de Sébastopol pour lutter contre un pareil déploiement de sonorité. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce morceau a excité un enthousiasme général. Les oreilles françaises ont dignement soutenu leur réputation dans ce moment solennel: jamais la solidité de nos tympanes n'a été aussi victorieusement démontrée. Les gens à qui le bruit fait plaisir étant chez nous en immense majorité, il suffit de ce finale pour assurer cent représentations à *Quentin Durward*.

Et pourtant ce n'est pas le seul régal qu'ils y trouveront. Le finale du second acte ne manque pas de charme: il est aussi d'une belle force. Il y a, au troisième, un chœur de buveurs, - on boit beaucoup dans *Quentin Durward*, - où les Bourguignons

luttent contre les Ecossais très-honorablement. Et enfin, lorsque Quentin, Leslie [Lesly] et Crève-cœur [Crève-cœur] s'en vont en guerre contre le sanglier des Ardennes, ils se préparent au combat par un trio chanté à toute volée, trio formidable, où retentit d'avance l'inévitable et prochaine défaite de La Mark [La Marck] et de tous ses bandits. Mille poitrines ordinaires seraient vaincues par ces trois poitrines-là. Et l'une des trois est celle de M. Jourdan! Qui s'y serait attendu? M. Jourdan chantera quand on voudra le septuor des *Huguenots*: *Et bonne épée et bon courage*, de façon à faire trembler M. Gueymard [Guéymard] et soupirer M. Duprez.

Ce trio produit en effet gigantesque. Ne nous demandez pas si la mélodie en est élégante et neuve: nous n'en savons rien, et, en vérité, il ne s'agit point de cela. La voûte en frémit, les vitres en tremblent, vos oreilles bourdonnent, le sang vous monte au cerveau, vous sentez vibrer votre estomac et vos entrailles, et *balzare in petto il cor*, comme disent les livrets italiens. Ah! vous aimez les sensations fortes! parbleu! on vous donnera, et vous serez obligé de reconnaître deux choses:

1° Que MM. Belval, Bonneheé, et Gueymard [Guéymard] ne sont que des roitelets à côté de MM. Barielle, Faure et Jourdan;

2° Que M. Verdi, que les vieux dilettanti prennent pour un brutal, est doux et fade au prix de M. Gevaert.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le succès a été des plus éclatants, et que l'auditoire, transporté d'admiration, a fini par faire presque autant de bruit que les exécutants. Quoiqu'il fût près d'une heure du matin, le trio merveilleux a été *bissé*. Puis le compositeur a été demandé avec obstination après la chute du rideau, et il s'est montré en habit noir, entre Quentin et Isabelle, comme M. Halévy s'était montré, huit jours auparavant, entre le vicomte de Thouars et Mellusine. C'est un usage qui paraît s'établir.

Nous n'avons pas tout dit sur *Quentin Durward*, et nous pourrions signaler quelques morceaux qui se recommandent par d'autres qualités que la force. La chanson de Louis XI: *Le Bourguignon, dit-on*, etc., a un rythme très-franc et de la finesse. Il y a, peu après, un petit air assez ingénieux, chanté par un *gitano* et sa *gitana*, auxquels ont vient de donner une bourse rouge, puis encore un couplet chanté par les mêmes personnages, au commencement du finale, et accompagné par le chœur. Ce morceau ne manque pas d'élégance ni de grâce, mais il est effacé tout de suite par le grand effet du chœur des archers: *Buvons, amis, le vin gaulois*. Au second acte, Isabelle chante une cavatine dont le style italien est peu en rapport avec le reste de la partition. Elle y semble déplacée. Nous avouons cependant, - dût M. Gevaert [Gevaert] nous prendre pitié, - que nous l'avons entendue avec plaisir. Quant au quintette du *troisième acte*: *Il ment! il ment!* le dessin en est agréable; mais il rappelle un peu trop le trio du *Postillon*: *Pendu! pendu!* En somme, M. Gevaert [Gevaert] est un musicien très-distingué: mais aujourd'hui nous savons où il va, et, au premier ouvrage qu'il donnera, on fera prudemment d'avoir du coton, beaucoup de coton dans les oreilles.

L'administration, d'ailleurs, n'a rien épargné pour assurer la réussite de *Quentin Durward*. Les costumes de Crève-cœur [Crève-cœur] et des chevaliers qui l'escortent sont d'une richesse éblouissante; vous n'avez jamais vu de casques ni de cuirasses, de brassards ni de cuissards aussi étincelants que ceux-là. Louis XI ne prêtait pas à l'art du costumier; mais, au troisième acte, Charles le Téméraire vient sanctionner le dénoûment par sa présence. Il ne dit rien; qu'a-t-il besoin de parler? il a un haubert, une cuirasse, des cuissards, etc., etc., d'or massif! Le troisième *décor*, qui

L'ILLUSTRATION, 3 avril 1858, p. 214.

représente la ville de Liège, est fort beau, et le premier l'est encore davantage.

L'ILLUSTRATION, 3 avril 1858, p. 214.

Journal Title:	L'ILLUSTRATION
Journal Subtitle:	Journal Universel
Day of Week:	Saturday
Calendar Date:	3 April 1858
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	TOME XXXI
Year:	None
Series:	Janvier-Juin 1858
Issue:	3 Avril 1858
Livraison:	None
Pagination:	214
Title of Article:	Chronique musicale
Subtitle of Article:	None
Signature:	G. Héquet
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	None